

— Monsieur le comte Du Luc, dit-il en s'inclinant profondément avec une exquise politesse, veuillez, je vous prie, agréer tous mes remerciements pour avoir pris ainsi ma défense sans me connaître ; je suis le comte Hector de Fargis.

Tous les gentilshommes se levèrent et mirent le chapeau à la main.

— Messieurs, continua le comte, pardonnez-moi d'avoir, contre ma volonté, entendu une conversation qui m'intéressait fort, et soyez convaincus que je ferai mon profit des renseignements que le hasard m'a permis d'entendre.

Les jeunes gens se trouvaient assez interloqués d'être ainsi surpris en flagrant délit de bavardage : ils ne savaient trop quelle contenance tenir.

Le comte Du Luc fut le premier qui reprit son sang-froid.

— Ma foi ! mon cher comte, dit-il en souriant, le mal est fait ; il n'y a plus à y revenir ; après tout, mieux vaut que vous ayez été instruit, bien que ce soit d'une façon un peu brutale.

— Certes, monsieur le comte, je sais maintenant tout ce qu'il m'importait de savoir, afin de ne pas jouer, ainsi que vous l'avez dit fort bien, un rôle ridicule en face du marquis de Cœurve.

— Après ce que vous avez entendu, vous persistez à vous rendre au château ?

— Plus que jamais, fit-il en souriant.

M. Du Luc se pencha vers lui, et, baissant la voix :

— Savez-vous où vous êtes ? lut demanda-t-il.

— Je le sais.

— Les alentours sont surveillés, vous n'arriverez pas.

— Nul, excepté vous et vos amis, ne soupçonne ma présence ici.

— Et ces deux hommes ? reprit le comte en désignant les paysans.

M. de Fargis sourit.

— Ils sont à moi, dit-il. Quelle est la distance d'ici à Gourdon ?

— Trois lieues de pays.

— C'est-à-dire quatre ?

— A peu près.

— C'est l'affaire d'une heure si les chemins sont bons.

— Vous partez ?

— A l'instant.

Il fit signe aux deux paysans qui sortirent.

— Vous êtes sûr de ces hommes ? reprit Du Luc.

— Ils sont à moi, je vous le répète, et de plus affiliés aux révoltés.

— Alors...

— Alors, messieurs, dit-il en élevant la voix, il ne me reste plus qu'à vous remercier une fois encore et à prendre congé de vous ; je ne doute pas que vous soyez tous de fidèles serviteurs du roi.

— Vous avez été témoin de ce qui s'est passé ici.

— En effet ; à bientôt, messieurs, nous nous reverrons.

— Que voulez-vous dire, comte ?

— Vous le saurez, fit-il avec un sourire significatif.

Le comte de Fargis salua gracieusement les gentilshommes, puis il sortit après avoir échangé quelques dernières paroles avec l'hôtesse.

Presque aussitôt on entendit le galop précipité de plusieurs chevaux qui s'éloignaient à toute bride.

— Ma foi ! dit le comte Du Luc, ce monsieur de Fargis

est un excellent compagnon, ce serait dommage qu'il lui arrivât malheur.

— Songeons à nous, dit de Langeac, voici notre homme.

En effet, Jean Ferré descendait l'escalier ; il s'arrêta un instant sur la dernière marche, jeta un regard dans la salle, puis il s'avança vers les gentilshommes.

III

QUEL HOMME LES CROQUANTS CHOISIRENT POUR CHEF

L'auberge de la « Corne-de-Cerf » se composait de deux étages surmontés d'un grenier dont le toit, très-avaucé au dehors, était couvert en chaume.

Au premier étage se trouvait une salle commune aussi vaste que celle du rez-de-chaussée.

Cette salle, éclairée par six fenêtres, trois sur chaque façade de la maison, n'était meublée que d'une immense table en chêne, garnie de bancs sur les quatre côtés ; un coucou dans sa gaine et un dressoir chargé de vaisselle.

La cage de l'escalier aboutissait dans la salle même ; mais elle était renfermée dans une espèce de tambour en planches fermée par une porte.

Une trentaine d'individus à mines patibulaires, vêtus en paysans et armés jusqu'aux dents, étaient assis autour de la table encombrée de mets de toute sorte, plus nourrissants que recherchés ; ils buvaient et mangeaient de grand appétit.

Dans un angle de la salle une trentaine de mousquets étaient appuyés au mur.

Une des fenêtres de derrière, celle du milieu, avait été laissée ouverte.

On apercevait l'extrémité d'une échelle appuyée du dehors sur la barre d'appui de cette fenêtre près de laquelle un homme se tenait debout, et mangeait, le canon de son fusil appuyé contre l'épaule, sur un escabeau à sa portée ; se trouvaient une assiette, du pain, un gobelet en étain et une cruche de vin.

Cet homme était une sentinelle veillant tout en mangeant, à la sûreté de ses compagnons.

Les convives de cette singulière agape n'étaient rien moins que les principaux chefs des Croquants réunis, ce soir-là, en assemblée générale chez maître Simon Grippart.

Ajoutons, à la louange de l'hôtelier, que le digne homme, malgré le grand profit qu'il espérait en tirer, se serait fort bien passé d'une telle marque de confiance de la part des Jacques ; — malheureusement, ceux-ci ne lui avaient point laissé le choix, force lui avait été de leur obéir.

La porte du tambour s'ouvrit, et Jean Ferré entra dans la salle.

L'inconnu le suivait, toujours enveloppé dans son manteau.

En apercevant les nouveaux venus, les Jacques se levèrent.

— Reprenez vos places, dit Jean Ferré, tout est fini.

— Qu'était-ce donc ? demanda un des chefs.

— Rien. Quelques gentilshommes qui, en revenant de la chasse, ont prétendu s'installer d'autorité dans l'hôtellerie ; mais j'y ai mis bon ordre. Tout est fini, vous dis-je ; ma présence seule a suffi pour les calmer ; nous ne serons plus troublés, soyez tranquilles.

Chacun se rassit ; cependant, tous les regards demeuraient opiniâtrement fixés sur l'inconnu immobile auprès du chef.

Celui-ci ôta alors son chapeau, et saluant son compagnon ?

— Vous pouvez vous découvrir, monsieur, lui dit-il respé -